

Denis Rudler
www.denisrudler.net

BARRANCO

Je m'appelle Martin Nicolet. Pendant plus de trois semaines, j'ai accompagné Monsieur Roussin, un français mandaté par une compagnie belge pour prospecter les ressources minières dans les provinces d'Almería et de Grenade. Il voyageait en compagnie d'un ingénieur des mines allemand chargé d'étudier l'état des gisements et de leur exploitation. Il s'appelait Friedrich Zimmermann. J'avais fait sa connaissance sur le petit voilier à bord duquel j'avais effectué le voyage depuis Valencia. J'avais l'intention d'aller par la mer jusqu'à Motril d'où j'espérais me rendre à Grenade. En approchant d'Almeria, on a l'impression de longer l'Afrique tant les montagnes que l'on aperçoit au loin semblent désertiques. Au pied de celles-ci s'étendent de vastes plaines arides où poussent de rares bouquets de palmiers ou des champs d'agaves. Nous contournâmes le Cap de Gata, un promontoire rocheux et sec qui s'avance dans la mer. On y découvre une végétation clairsemée, brûlée par le soleil. Pas d'arbre, pas même un arbrisseau. Et, de loin en loin, de petits villages de pêcheurs à l'abri de criques où venaient se réfugier autrefois les pirates berbères. Aujourd'hui, ce sont des felouques chargées de contrebande qui vont y mouiller. Des caravanes de mulets emportent les marchandises à l'intérieur des terres au nez et à la barbe des carabiniers.

La perspective d'effectuer un périple à travers les montagnes du sud de l'Espagne à l'invitation de Mr Zimmermann me décida à débarquer en sa compagnie dans le petit port d'Adra où l'attendait Mr Roussin. Nous y arrivâmes en fin de journée. Des colonnes de fumées noire s'élevaient des hauts fourneaux à plomb gâchant quelque peu la beauté de cette baie connue depuis les lointains phéniciens. Elle est dominée par les puissants massifs de la Sierra Controviesa et de la Sierra de Gador entre lesquelles s'étend la vallée de Berja par où nous allions débiter notre périple.

Mr Roussin venait d'Almeria où il vivait depuis plusieurs années C'était un républicain qui avait fui Paris suite à la Révolution de Juillet. Il m'accueillit les bras ouverts. Petit, jovial et rondouillard, il protégeait son crâne chauve à l'aide d'un large chapeau de paille. J'imaginai mal cet homme au physique de rentier capable de parcourir sous un soleil de plomb, pendant des heures, à cheval ou à dos de mulet, les sierras désertiques entre Almeria et Grenade. Mais il était entraîné. Il ne fléchissait jamais et nous encourageait quand, après avoir passé une

journée à remonter des barrancos à sec, la gorge en feu, le dos meurtri, les jambes flageolantes, nous peinions à atteindre la *venta* où nous allions nous restaurer et nous reposer.

Nous passâmes une journée à visiter les usines d'Adra. Nous partîmes le lendemain, juchés sur des mulets, escortés par deux domestiques armés de tromblons. Nous-mêmes avions des fusils de chasse et des pistolets. Les nombreux meurtres commis dans ces régions invitaient à la prudence.

Après trois semaines de pérégrination dans les montagnes, je me retrouvai à près de deux mille neuf cents mètres d'altitude, sous le Veleta, au creux d'un cirque semi-circulaire partiellement enneigé. Le Veleta est l'un des sommets les plus élevés de la Sierra Nevada. Le matin même, j'avais quitté Mr Roussin et sa petite troupe qui poursuivaient la prospection en direction des mines de Guejar avant de rejoindre Grenade où le mandataire devait se rendre pour affaire. Les hauts sommets avaient excité ma curiosité. Nous les avions aperçus à plusieurs reprises qui dominaient de leurs masses rocheuses la chaîne entière. J'étais d'autant plus avide d'y monter que Mr Roussin m'avait abondamment parlé du versant sud, l'Alpujarra, ces montagnes où les arabes avaient su développer leur génie des cultures en terrasses et de l'irrigation en altitude. Je ne craignais pas de m'y aventurer. De nombreux voyages en Valais avaient conforté mon expérience de la haute montagne et mon intérêt scientifique pour la minéralogie, la géologie et la botanique de ces espaces méconnus. Nous devions nous retrouver une dizaine de jours plus tard à Grenade.

J'avais emporté dans mes bagages les premiers tomes du « Voyage botanique dans le Midi de l'Espagne » publiés par un compatriote genevois, Edmond Boissier. L'encre du dernier tome n'était pas encore sèche que je le fourrai dans mon sac. J'avais également le « Guide du voyageur en Espagne » de Bory de Saint-Vincent et une histoire de Grenade. Pour entretenir mes connaissances en mathématiques, après bien des hésitations, j'avais joint à ma petite bibliothèque de voyage les « Leçons sur le calcul différentiel » de Cauchy. Après avoir rejoint Marseille, je m'embarquai sur un vapeur qui m'emmena à Valencia. Ce voyage, je l'avais imaginé depuis plus de deux années, depuis que j'avais entrepris des études de géographie et découvert la péninsule ibérique dans le livre du colonel Bory de Saint-Vincent. Celui-ci avait parcouru l'Espagne à la fin de l'invasion napoléonienne. Je m'étais rapidement mis à l'étude de l'espagnol et avait lu tout ce qui me tombait sous la main concernant l'Andalousie. La publication des deux tomes du livre de Théophile Gautier « Tra los Monte » avait renforcé ma détermination. Outre la géographie, j'avais étudié la géologie et la botanique. Mais ce qui m'intéressait tout particulièrement, c'était l'agriculture de montagne. J'avais écrit un mémoire sur les systèmes d'irrigations en Valais : les « bisses », ces canaux qui défient les parois rocheuses et dont les prises d'eau s'élèvent parfois jusqu'aux glaciers. Un berger avait accepté de me servir de guide. Il était monté à pied, moi sur un mulet.

Nous étions installés sous un rocher au bord lac assez étendu dont l'une des rives était encore enneigée, non loin d'un autre lac beaucoup plus petit. Un muret de pierres sèches rapidement élevé avant la nuit nous fournit un maigre abri contre le vent glacé qui soufflait par intermittence. Nous allumâmes un feu de racines et de genêts arrachées au cours de la montée. Assis au plus près du feu, une couverture en laine sur les épaules, je m'empressai de dévorer le pain, la viande fumée et une pomme de terre que mes camarades de route avaient bien voulu nous laisser. Mon guide avait disparu. Je finis par apercevoir sa silhouette sur un escarpement à la recherche de je ne sais qu'elle chimère, car il n'y avait ici que de la roche, de l'eau et de la neige. Lorsqu'il revint, j'étais enveloppé dans ma couverture, recroquevillé contre le feu. Il y jeta une brassée de broussailles qu'il avait cueillie dans les anfractuosités des rochers. Les flammes jaillirent, le bois crépitait, les étincelles bondissaient alentours. Je me redressai. Un bref instant, la chaleur me caressa le visage. Je tendis les mains. Hélas, le feu retourna vite à sa langueur initiale. De son côté, le guide mordillait lentement un morceau de pain et une tranche de viande fumée, ses yeux se détachaient de son visage sombre. J'aurais pu compter sur les doigts de mes deux mains le nombre de mots qu'il m'avait adressés depuis que nous avions quitté Mr Roussin et les autres. Il était vêtu d'une chemise en toile de lin, d'un gilet en peau de mouton et d'un pantalon court qui laissait apparaître ses jambes sèches et noueuses. Le pantalon était tenu par une large ceinture en laine. Aux pieds, il portait des espadrilles en cordelettes de sparte - l'*alfa* des arabes, la *stipa tenacissima* de nos botanistes, une plante protéiforme qui peut se métamorphoser en chaussures, en tapis, en chapeaux ou en paniers. Ces espadrilles étaient parfaites pour sauter de rocher en rocher, mais absolument inadaptées pour traverser un champ de neige. Autour de sa tête, il avait noué un foulard décoloré par le soleil et la transpiration. L'homme ne m'inspirait pas confiance. A toute fin utile, j'avais demandé à Mr Roussin de me dessiner l'itinéraire que je devais suivre pour atteindre le versant sud de la Sierra. Bien m'en avait pris.

La lune s'était levée. Sur le lac flottaient d'étranges éclats de lumière glacée. Les champs de neige ressemblaient à de grandes toiles fantomatiques accrochées aux pentes obscures. Les crêtes se détachaient sur un fond de ciel étoilé. J'étais épuisé. Je me repliai en chien de fusil et m'endormis.

Dans la nuit, je me réveillai transi de froid. Le feu n'était plus qu'un tas de braises à peine rougissantes. Le guide dormait enroulé dans sa ceinture en laine, elle lui couvrait partiellement le corps. Je jetai dans le feu ce qu'il restait de broussailles. Trop peu pour me réchauffer. La lune avait disparu derrière les crêtes sommitales. L'eau du lac, d'un noir profond, reposait inquiétante et impénétrable. Je pensai à l'étrange impulsion qui m'avait arraché au confort de la paisible Genève et conduit en ces contrées désolées. Depuis notre départ d'Adra, nous n'avions guère été ménagés. Outre les ardeurs du soleil, nous avons dû affronter la poussière, la soif, les ventas crasseuses, les paillasses envahies par la vermine,

une nourriture immangeable et des vins aigres qui séjournèrent dans des outres puantes, parfois des villages hostiles, des mineurs menaçants ou des *rateros*, ces voleurs organisés en bande, qui tuent d'abord et discutent ensuite. Au moins ici, je n'avais pas à redouter les assauts insupportables des poux et des puces, ni les brigands qui ne s'aventuraient jamais à cette altitude. La beauté des montagnes, d'une âpre sauvagerie, l'air de plus en plus stimulant à mesure qu'on s'élève, des oasis inattendues où coulent des fontaines d'une fraîcheur délectable et où on peut s'étendre à l'ombre des amandiers et des aulnes, et tant d'autres bonnes surprises compensent tous les sacrifices. Je pensai à nos montagnes, ces puissantes élévations de glaces et de roches, qu'il faut approcher lentement et humblement avant de pouvoir en apprécier la somptueuse noblesse. Les Alpes nous ramènent à notre juste place quand les rudes sierras nous enseignent la patience.

Je finis par me rendormir. Peu de temps, car le froid finit par avoir raison de ma résistance. Un mince filet de lumière apparut au loin, vers l'est, sur des sierras inconnues. Je restai longtemps, sans bouger, espérant une rapide apparition du soleil. Mais les pentes abruptes et les sommets hauts de trois mille mètres qui s'étendaient sur plusieurs lieues en retardaient le lever. Soudain, je fus saisi par une intuition de mauvais augure. Je me redressai. Le guide avait disparu. Je cherchai alentour. De grands rochers émergeaient de la nuit. Aucune présence humaine dans la vaste combe où nous avions passé la nuit. Plus inquiétant, le mulet avait également disparu. Le trouble causé par ces disparitions, l'agitation intérieure qui en résulta, j'oubliai le froid. Heureusement, j'avais gardé mon manteau et utilisé comme repose-tête les sacoches qui contenaient mes affaires les plus précieuses. J'allai jusqu'au déversoir du lac, où la pente plonge vers l'étroit et profond ravin que nous avions remonté la veille. Aucune trace de vie. Le fourbe avait fui avant le lever du jour emmenant le mulet et emportant un sac dans lequel il y avait ma garde-robe et les instruments avec lesquels j'espérais effectuer quelques mesures en altitude.

Soudain pris par un accès de rage, je hurlai ma colère contre la perfidie humaine et ma naïveté. Voilà ce qu'il en coûtait d'accorder sa confiance au premier venu ! A la colère succéda une immense déception. Raisonnablement, je n'avais pas d'autre choix que de redescendre pour rejoindre mes compagnons de route à Grenade. Je portai machinalement ma main droite sur ma poitrine. Mon portefeuille et mon argent y étaient encore. La situation me parut un peu moins terrible. Je me chargeai des sacoches et d'un sac que je portais en bandoulière dans lequel il y avait deux carnets de notes, des crayons, un briquet, une loupe, un couteau, une boussole, une petite lunette rétractable, ma montre et une flasque que je remplis d'eau. J'avais rendu le fusil de chasse à Mr Roussin. N'ayant pas eu à m'en servir, je doutais d'en avoir besoin dans l'Alpujarra. Enfin, il me restait quelques biscuits durs comme de la pierre que je gardais en cas d'extrême nécessité. Si près du but, je n'arrivais pas à me résoudre. La crête semblait toute proche au-dessus d'une pente raide et enneigée qui, à mesure que le jour se levait,

me parut moins raide et moins enneigée. Les premiers rayons du soleil illuminaient déjà les rochers sommitaux et je savais par expérience que, peu à peu, ils ramolliraient la neige. Dans les Alpes, j'avais appris à monter les pentes glacées en y taillant des marches avec les chaussures. Celles que j'avais au pied étaient cloutées et renforcées à l'avant. Seule la glace, celle que l'on trouve sur les glaciers, aurait pu constituer un obstacle infranchissable. Je m'aventurai sur la neige, elle était dure mais pas verglacée. Mes chaussures y accrochaient bien.

J'avançai lentement et prudemment. La pente neigeuse qui dévalait derrière moi était impressionnante. Une chute m'aurait envoyé bouler jusqu'aux lacs. Mais il n'y avait pas de rocher ni de barre rocheuse en travers de la pente. Le risque était minime. J'atteignis un replat en haut de l'escarpement qui formait le flanc gauche du petit cirque glaciaire que je venais de remonter. J'avais désormais le soleil pour compagnon. Je traversai des éboulis à flanc de montagne, légèrement en-dessous de la crête, à la verticale d'à-pics rocheux qui tombaient sur un autre cirque glaciaire enneigé. Le versant nord de la montagne semblait avoir été dévoré à pleines dents par un monstre à la gueule démesurée. Ce monstre n'est rien moins que l'érosion.

J'arrivai bientôt sur la crête et découvris l'immense panorama qui s'offrait à mes yeux ébahis. De vastes pentes herbeuses s'étendaient jusqu'en de profondes entailles dont les flancs étaient recouverts de forêts et de cultures. Toutes ces pentes allaient se perdre dans une mer de nuages qui recouvraient au loin ce qui devait être la Méditerranée. De cette étendue de nuages émergeaient les sierras côtières et, plus à l'est, les sierras que nous avons traversées depuis notre départ d'Adra. La crête rocheuse s'étendait en direction du nord-est vers le massif du Mulhacén, le plus haut sommet d'Espagne. Au sud-ouest, elle remontait en direction d'un pic qui devait être le Veleta. J'y grimpai en suivant la crête, par une pente pierreuse et aride. Mais ce n'était qu'un épaulement. La face nord-est aux flancs abrupts se dressait toute proche. Le flanc de la montagne semblait s'être effondré sous le coup d'un choc extrêmement violent découvrant les plis des couches de schistes dont certaines pendaient lamentablement dans le vide. Prenant mon courage à deux mains, je fournis un ultime effort à travers les éboulis et les rochers pour atteindre la cime. Fatigué et affamé, je m'étendis sur le sol, les yeux levés au ciel d'un bleu intense.

Je m'assoupis. Lorsque je me relevai, le sommet du Mulhacén était enveloppé d'un léger voile de brume. Au nord, les montagnes tremblaient légèrement au soleil, mais il n'en était pas de même sur la *vega* de Grenade que recouvraient lentement des nuages de plus en plus nombreux. Au-dessus de ce troupeau paisible, s'avançaient comme de grandes nefs sombres de gros cumulus antipathiques. Je n'en avais cure. Je n'avais pas fourni tant d'effort pour repartir aussi vite que j'étais venu. Je pris le temps de me désaltérer et de manger quelques biscuits avant d'observer à la longue-vue la géologie de cette chaîne sublime au pied de laquelle s'étendait l'Andalousie. Je scrutai les plateaux, les pentes, les

barrancos. Les premières bergeries étaient encore loin, je devinais les troupeaux, minuscules points qui paissaient sur les pelouses desséchées et les silhouettes des bergers invisibles à l'œil nu. J'avais espéré apercevoir des chèvres sauvages gambader sur d'étroites vires comme nos chamois ou nos bouquetins des Alpes. Mais, à part un rapace qui rôdait dans le cirque glaciaire en-dessous du sommet, les animaux sauvages étaient invisibles. Les loups qui hantaient ce monde inhospitalier se terraient dans leurs cavernes dans l'attente du crépuscule.

Enivré par l'altitude, je parcourus les pentes sous le sommet à la recherche des fleurs observées par Edmond Boissier quelques années auparavant. Outre les lichens, j'eus le temps d'examiner des violettes des neiges et une variété d'armoise qu'il dénomme « *artemisia granantensis* » avant d'être brusquement saisi par un brouillard froid et humide. A l'égal de son puissant voisin, le Veleta était cerné par la brume. Il était temps de redescendre. Je consultai une nouvelle fois le plan tracé par Mr Roussin. Le col par où rejoindre l'Alpujarra se trouvait à environ six cents mètres du sommet en direction du sud-ouest. Je jetai les sacoches sur mes épaules, passai mon sac à bandoulière et me précipitai dans les éboulements schisteux. J'atteignis rapidement le col, deux cents mètres en contre-bas du sommet.

Du col, je grimpai sur un petit monticule d'où j'aperçus les profondes vallées et les forêts de la haute Alpujarra, mais surtout les toitures blanches d'un village que Mr Roussin avait noté « Campaneira » sur le plan. C'était une erreur. Il avait associé deux villages, Pampaneira et Capileira. Des nuages effilochés remontaient par le fond des vallées et s'en allaient recouvrir les pentes du Mulhacén, cependant que le versant sud disparaissait sous les nuées. Je dégringolai à travers de courts névés et de vastes pierriers qui s'étendaient en longues pentes sèches jusqu'à de larges ravins au creux desquels végétaient de petites prairies. Il y avait là quelques fleurs qui m'étaient absolument inconnues. Il n'était plus temps de se livrer à la botanique, car les nuages arrivaient de tous les côtés. Passés les éboulis et les pentes raides, j'arrivai à un petit plateau où je m'arrêtai pour reprendre mon souffle et reposer mes jambes douloureuses. Un ruisseau s'écoulait à travers une prairie rachitique avant de disparaître dans un ravin profond creusé entre deux pentes couvertes d'arbrisseaux. Je m'efforçai de suivre le tracé du ravin, mais en restant à bonne distance.

L'effort à fournir pour me maintenir en travers de la pente m'épuisait. Je m'arrêtai souvent. Désormais, je descendais à travers des rideaux de brume de plus en plus dense. Craignant de m'y perdre complètement, je profitai d'une éclaircie pour repérer des bergeries et d'en pointer la direction à l'aide de la boussole. Le brouillard me contraignit à ralentir. Je ne voyais plus qu'à une dizaine de mètres. L'étrange ambiance laiteuse et humide qui assombrissait sensiblement la lumière du jour m'inquiétait. J'avais vécu des situations compliquées et peut-être plus délicates dans les Alpes. Mais c'était dans des montagnes que je connaissais bien dont les vallées débouchaient sur un pays qui

m'était familier. J'étais dans cet état de doute quand soudain trois chèvres sauvages bondirent devant moi. Elles disparurent dans la brume aussi vite qu'elles étaient apparues. Cette brève apparition me rassura et me réconforta.

De lointains aboiements attirèrent mon attention. Rassérénié, j'accélérai le rythme. Mais je ne tardai pas à déchanter. Soudain, un profond ravin s'ouvrit sous mes pieds. Je m'arrêtai net. Un pan entier de la montagne s'était effondré. L'éboulement semblait s'être déclenché sous des rochers à peine visibles dans le brouillard. Il avait tout emporté jusqu'au ruisseau qui coulait à travers les débris accumulés au fond du barranco. La coupure avait bien cent mètres de large. De l'autre côté, flottaient les formes maigrelettes d'arbustes rachitiques. Des aboiements plus proches me laissèrent espérer que j'étais tout près de la délivrance. Je n'avais pas d'autre choix que de descendre pour remonter ensuite sur l'autre flanc de l'entaille. La pente était instable, sableuse. Je m'appliquais à poser délicatement les pieds. Dans ces conditions, un bâton eût été d'une aide inestimable. C'était psychologiquement épuisant. Je m'arrêtai pour souffler. Relevant les yeux, je crus apercevoir une ombre humaine de l'autre côté. Soudain, la terre céda. Je glissai dans le vide.

J'entendis des voix se rapprocher à travers un voile sombre qui s'éclaircit progressivement. Des clochettes, des bêlements, les frottements de bêtes se pressant les unes contre les autres. J'étais dans une bergerie, un *cortijo*. Des ombres s'agitèrent au-dessus de moi. Je ressentis d'abord une vive douleur à la cheville gauche et une autre à la tête. « Il reprend connaissance », dit une voix en espagnol. Je soulevai difficilement mon bras droit. Une main ferme s'en saisit et le rabassa lentement. Un visage apparut, d'abord flou, puis de plus en plus net. Et dans ce visage, des yeux d'un bleu clair comme on en voit rarement au sud des Pyrénées. Ce regard me parut d'une étrange familiarité. Une barbe grise lui couvrait le bas du visage et les joues. Le nez était droit, le front haut et légèrement découvert. Il portait un bonnet de laine noire d'où dépassait une tresse de cheveux argentés. Je voulus me redresser, il m'en empêcha et me dit de me tenir tranquille. Il parlait d'une voix douce, rien à voir avec le rude accent des bergers andalous. Il avait un très léger accent que je ne parvins pas à identifier, il aurait pu être catalan. Il disparut. Je sentis des odeurs fortes de lait bouilli et de transpiration animale. J'étais incapable d'évaluer le nombre de personnes présentes. Trois ou quatre qui semblaient aller et venir vêtus de peaux de moutons. L'inconnu aux yeux bleus réapparut. Il me releva la tête, glissa en-dessous une peau de mouton roulé. Il souleva mon pied gauche et le posa délicatement sur un sac de toile contenant de la paille. Enfin, il me couvrit avec mon manteau déchiré par endroits. A chaque mouvement, une douleur aiguë me traversait la tête. Quand je fus installé. Il s'éloigna. Il revint portant un bol fumant rempli d'une décoction particulièrement amère qu'il m'aida à avaler par petites gorgées avec la délicatesse d'une mère soignant son enfant. S'il n'avait été habillé comme les

bergers, j'aurais pu penser qu'il s'agissait d'un médecin. Une présence peu probable à cette altitude et dans ces montagnes.

La décoction fit effet. La tête reposant sur la douce peau de mouton, malgré un mal de crâne persistant, je découvris peu à peu le monde qui m'entourait. Une faible lumière arrivait par de petites fenêtres sans vitres. Il n'y avait pas de meuble. Contre un mur, un foyer en pierres sèches sur lesquelles était posée une grille en fer. Un feu brûlait qui dégageait une fumée âcre. Elle stagnait sous les poutres du toit, quasiment à hauteur d'homme. Un berger déposa sur le feu un chaudron rempli de lait qu'il remua à l'aide d'une grande cuiller en bois. Quand il eut terminé, un deuxième berger vint lui donner un coup de main. Ils retirèrent le chaudron du feu et l'emportèrent à l'extérieur. Je restai seul. L'énigmatique médecin au bonnet de laine noire avait disparu. Le long du mur, en face de moi, on avait étendu de la paille sur laquelle reposaient des toiles grossières pour le couchage. Des ustensiles, des sacs et des outres étaient accrochés aux poutres. Dans un coin, une grosse jarre contenait de l'eau. Tout était d'une extrême simplicité. Rien à voir avec nos grosses fermes du Jura. Ici, la vie était réduite à l'essentiel, d'une simplicité stupéfiante. Les hommes n'en semblaient pas plus malheureux. Ils s'en accommodaient, allaient et venaient, souvent silencieux, parfois fredonnant des airs anciens dont certains, me dit-on, datait de l'époque arabe. Je n'y croyais pas trop. Que pouvait-il rester des coutumes et des mœurs de ces lointains occupants ?

Un berger revint avec un bassinet contenant du fromage blanc. Il déposa le bassinet à mi-hauteur sur un muret élevé contre le mur. L'eau du petit lait avait sans doute été utilisée pour nourrir les animaux. Il sortit et revint avec le chaudron qu'il mit sur le feu après y avoir versé une bouillie de fèves préparée la veille. Il décrocha un sac et en tira un morceau de pain de seigle, dur comme la pierre. Il le trempa dans un peu de lait et le mit à égoutter au-dessus du chaudron.

Ce fut notre repas. Du pain, des fèves bouillies et du fromage blanc. Nous étions quatre. Trois bergers et moi. L'homme aux yeux bleus avait disparu. Je leur demandai où il était passé. Ils sourirent, ils souriaient souvent lorsque je prenais la parole. Était-ce mon accent (dont on m'avait fait compliment jusqu'à Murcia, la suite s'était révélée plus compliquée tant j'avais du mal à me familiariser avec l'accent andalou), mon espagnol hésitant ou simplement une manière de m'encourager à parler ? Ils me répondirent qu'il était retourné à son *cortijo*, qu'il n'était pas médecin mais qu'il connaissait les herbes qui soignent. Il n'y avait dans leur attitude aucune once de défiance ou d'antipathie. Lorsque j'eus vidé mon bol de fèves, l'un d'eux se leva et me le remplit de fromage blanc. Je ne savais comment leur exprimer ma gratitude. Que gagnaient-ils durant leur séjour dans les montagnes ? Une misère compte-tenu du travail qu'ils fournissaient de l'aube à la nuit. Bien moins qu'un journalier en Suisse. Et malgré cela, leur accueil valait bien celui des meilleures auberges du monde car il n'était pas gouverné par le gain mais par une humanité primitive et essentielle, une humanité

partagée par les montagnards en général, une bienveillance préservée de la laideur morale qu'on rencontre trop souvent en ville. Je les payerai en partant, pensai-je. Une vive inquiétude m'envahit soudain : où étaient passés mon sac à bandoulière et mes sacoches ? Je m'assombris. Ils s'en aperçurent. Le plus ancien, un homme aux traits creusés par le soleil et le froid se leva et me demanda si tout allait bien. Je répondis que oui, n'osant troubler leur quiétude par une réponse qui pouvait prêter à suspicion. Je devais leur faire confiance. Il serait encore temps d'y penser le lendemain.

Dans la nuit, je fus réveillé par la pluie qui fouettait le *cortijo*. Le froid était vif malgré mon manteau et une peau de mouton dont on m'avait recouvert. Un chien était couché à mes pieds. Un jeune chien comme il y a en a tant dans les fermes, haut sur pattes, poils courts et oreilles en pointe. Ils sont dotés de solides crocs et d'une mâchoire qui leurs permettent de se mesurer aux loups. Néanmoins, ils ne semblent pas farouches et recherchent le contact avec les humains. Celui-ci avait les yeux rouges et un pelage marron, plus sombre que les autres. De plus, il avait le bout du museau blanc. Dans les cendres du foyer, une énorme racine rapportée des profondeurs du barranco se consumait lentement en diffusant une vague lueur rouge. Dans ma tête, les douleurs ne tardèrent pas à reprendre leur sarabande insensée. Malgré la pluie et le vent, les bergers alignés sur la paille dormaient profondément sous leurs peaux de mouton. Contrairement à certaines masures que j'avais pu observer dans les villages de mineurs, la toiture pouvait résister aux tempêtes les plus violentes. Elle était composée de plaques de schiste posées sur des poutres. Une épaisse couche de terre durcie par le soleil recouvrait les plaques formant une barrière quasi imperméable à la pluie et à la neige. Durant les deux journées que je passai au *cortijo*, je ne vis aucune infiltration. De fait, la pluie pénétrait par les petites fenêtres mais sans causer de dommages. Des élancements dans la cheville blessée me rappelèrent à ma triste condition. Mais pouvais-je me plaindre quand mes hôtes qui possédaient peu n'avaient pas hésité à partager ce peu avec un inconnu plus riche qu'eux ? Je tâtai mon manteau jusqu'à ce que je sente le bourrelet formé par mon portefeuille. Je me sentis un peu idiot et je fus saisi de honte en imaginant que l'un des bergers aurait pu surprendre mon geste. J'avais la bouche sèche et la gorge irritée. J'étais assoiffé. La jarre contenant l'eau était de l'autre côté de la pièce. Dans mon état, j'étais incapable de m'y traîner. A mon grand étonnement, je vis la silhouette d'un dormeur se redresser, m'observer, se lever, jeter une poignée de brindilles dans le feu, prendre le bol dans lequel j'avais dîné et le remplir avec l'eau d'une cocotte à pieds posée à même les cendres du feu. Il y jeta une poignée de fleurs séchées et me le rapporta. Je bus avec avidité cette infusion inattendue, douce et chaude. Comme s'il ne s'était rien passé, sans manifester aucun agacement, il retourna se coucher.

L'infusion apaisa mes maux de tête, mais je n'arrivais pas à retrouver le sommeil. Le souvenir de ma chute dans le ravin revenait sans cesse. D'abord le sol qui se dérobe puis la glissade dans un éboulement de terre et de pierres, enfin

un choc violent et le trou de mémoire. Pour échapper à ces images qui tournaient en boucle dans ma tête, j'essayais de remonter à rebours dans mes souvenirs. La longue course à travers les éboulis et les interminables pentes arides, l'arrivée des nuages, le col sous le Veleta, le sommet, la crête rocheuse, le couloir enneigé, le lac... Et soudain, je repensai à mes sacoches et à mon sac à bandoulière. Leur perte aurait sonné la fin certaine de mon voyage en Espagne. Ils ne pouvaient pas avoir disparu, ils m'avaient accompagné dans la chute. Les bergers les avaient sans doute ramassés et mis à l'abri en attendant que je retrouve des forces. Était-ce l'effet de l'infusion ? Mon corps entier se détendit. Les douleurs à la tête et à la cheville m'offrirent un répit inattendu. Malgré cela, je n'arrivais pas à retrouver le sommeil. Alors, je repris le cours de notre voyage après le départ d'Adra. La lente montée vers la Sierra de Gador sous un soleil de plomb, bien qu'on ne fût qu'au printemps, jusqu'à Dalia, un gros village bâti sur un petit plateau à plus de quatre cents mètres au-dessus du niveau de la mer. De là, nous pénétrâmes dans la Sierra en suivant un barranco à sec. Nous avançons lentement sur une pente raide dans un air suffocant. Autour ne poussaient que de misérables touffes de genêts et de genévriers. Mais peu à peu, avec l'altitude, l'air devint moins oppressant. Plus nous nous élevions et plus les sommets de la Sierra Nevada se découvraient au loin, majestueux et mouchetés de neige. Nous traversâmes une crête à plus de mille quatre cents mètres, puis nous descendîmes dans un ravin pour rejoindre la mine que nous allions visiter, la *Mina de Secreto* dont nous cherchâmes en vain le secret.

Personne en Allemagne, ni en Suisse ou en France, n'imagine les conditions dans lesquelles s'effectue l'extraction du minerai de plomb dans ces montagnes oubliées du temps. Toutes les tâches sont effectuées à la main et rappellent les méthodes employées au Moyen-Âge et, peut-être, déjà à l'époque romaine. Mr Zimmermann en était médusé. Il ne pensait pas qu'il put encore y avoir des industries minières si primitives. Dans ces conditions, les coûts d'exploitation et de traitement du minerai sont faibles. On comprend pourquoi le plomb andalou a envahi les marchés, entraînant la faillite de l'industrie minière du Nord de l'Europe. Pour moderniser ces mines, les sommes à investir sont telles qu'elles feraient bondir le prix des métaux qui perdraient leur avantage. De plus, cette modernisation mettrait au chômage une bonne partie des milliers de mineurs qui y travaillent actuellement. Mais qu'en est-il exactement ?

Le carreau de mine est des plus sommaires. Il consiste en une baraque de pierres au toit de roseaux, les mineurs y dorment à même le sol, enveloppés dans leur manteau, un magasin pour le matériel et une petite forge pour réparer les outils. Quand nous arrivâmes, des ouvriers étaient en train de trier le minerai à l'aide de tamis rudimentaires composés d'un treillis métallique et d'un bourrelet de sparte pour le tenir. Ils agitaient les tamis au vent ce qui soulevait une poussière métallique particulièrement nocive pour les yeux et sans doute pour les poumons. Ils étaient vêtus d'un simple caleçon, certains étaient torse nu, les autres

portaient une misérable chemise. Pour se protéger du soleil, un mouchoir noué sur la tête. Une large ceinture leur couvrait les reins, ils y fourraient toute leur fortune (allumettes, couteau, pain...). Des enfants étaient accroupis contre l'un des murs de la forge. Ils attendaient les fleurets ou les barres à mines usés par les mineurs pendant que les forgerons les retaillaient et les affutaient. Quand les outils étaient prêts, ils les redescendaient dans la mine. Un peu à l'écart, d'autres ouvriers étaient occupés à casser de gros morceaux de minerai à l'aide de pierres. La galène, le minerai de plomb en abondance dans ces montagnes, est fragile, elle se réduit facilement. Mais des marteaux auraient au moins eu l'avantage de préserver les mains des ouvriers que certains enrobaient de bandes de tissus déchirés. Mr Zimmermann prenait des notes ou, plutôt, il se forçait à prendre des notes. Il lui en coûtait de voir une industrie minière et des mineurs en si piteux état. Il s'exclamait en levant les yeux au ciel : « Mein Gott ! Mein Gott ! », ce que les enfants répétaient en riant. Malgré cela, il demanda au contremaître, le *capataz*, l'autorisation de descendre dans le puits pour y visiter les galeries et observer l'extraction. Je l'y accompagnai non sans appréhension, le sous-sol étant certainement à l'image de ce qui se passait à la surface.

Lorsque je vis le puits par où les mineurs accédaient aux galeries, je faillis renoncer. Il avait plus de cent mètres de profondeur, on y descendait dans un panier en osier fixé à une corde en sparte. Un treuil actionné par deux tournicoteurs assurait la descente et la montée. Le passage avait à peine un mètre cinquante de diamètre. Assis dans le panier, je n'en menais pas large. Je m'accrochais des deux mains à la corde. En levant la tête, je voyais l'ouverture du puits se réduire en un simple point très haut, très loin. Ainsi, pensai-je, on prend congé de la vie, jusqu'à ce que la petite lumière s'éteigne définitivement. Heureusement, Mr Zimmermann me précédait, l'air grave et sérieux. Je fus soulagé quand le panier s'arrêta et que l'on m'aida à m'en extraire pour gagner une galerie à l'entrée de laquelle nous pouvions à peine nous tenir debout. Le plus dur était à venir. Nous nous enfonçâmes dans des boyaux étroits où les enfants se glissaient sans difficulté. Ils portaient de l'huile pour les lampes des mineurs et rapportaient les outils usés. Parfois, il nous fallait aller à quatre pattes. Je suivais Mr Zimmermann qui poussait de petits cris de mécontentement. Nous nous arrêtions dans les passages où les boyaux s'élargissaient pour laisser passer les rouleurs qui transportaient les paniers de minerai sur leur dos ou les poussaient devant eux quand ils ne pouvaient pas se tenir debout. Ils étaient couverts de poussière et le blanc de leurs yeux, dans la faible lumière des lampes à huile, en ajoutait à l'inhumanité de leur condition. Ils semblaient remonter de l'enfer et n'en avoir gardé d'humain que les yeux. Mr Zimmermann notait l'heure de chaque passage et le poids approximatif du chargement. Nous avons beau être perdus quelque part sous terre, il poursuivait sa mission. Il préparait des tableaux afin d'évaluer les rendements. A l'aide d'un cordon, il mesurait le diamètre des boyaux, leur longueur, leur répartition et relevait la taille des filons. Tout cela pour vérifier s'il y avait un intérêt à moderniser l'exploitation. Parfois, avec un

petit marteau, il cassait un morceau de roche qu'il glissait dans un sac et qu'il prendrait le temps d'examiner à l'air libre. Il n'y avait aucun soutènement. Je m'en étonnai. Il me répondit que la roche était suffisamment dure pour s'en affranchir. De plus, il n'y avait pas d'eau, donc aucune infiltration qui aurait fragilisé les parois. Un avantage qui réduisait le coût des installations. Cependant, il y eut quelques longueurs où l'état des boyaux laissait craindre le pire. Nous atteignîmes enfin le bout d'une galerie où quatre mineurs se relayaient pour extraire le précieux minerai. Un enfant restait en permanence auprès d'eux pour subvenir à leurs besoins ou porter des messages à la surface. Je ne sais comment tout ce monde de labeur et de sueur mesurait le temps passé sous terre. Peut-être à la consommation d'huile ou bien le *capataz* leur envoyait l'ordre d'interrompre le travail par l'intermédiaire des enfants. Après que Mr Zimmermann eut collecté toutes les informations dont il avait besoin, nous reprîmes le chemin de la lumière. Jamais je n'eus un tel empressement à retrouver le plancher des vaches, fût-il aussi aride que celui de la Sierra de Gador. La remontée fut lente, je m'agrippai une nouvelle fois à la corde de peur que le panier vînt à s'en détacher ou à se renverser. Un soleil de plomb (si l'on ose dire) nous accueillit sur le carreau de la mine, ce fut une délivrance. Entre-temps des muletiers étaient arrivés. Ils attendaient, assis à l'ombre de la baraque, que la chaleur se fit moins oppressante pour charger les mules avec le minerai et le transporter jusqu'aux fonderies d'Adra. Il était temps de boire et de manger les quelques vivres que nous avions emportés.

Le répit fut de courte durée, car nous avons pris beaucoup de retard sur Mr Roussin qui nous précédait avec l'un des domestiques. Nous grimpâmes sur nos mulets et partîmes aussi vite qu'il est possible à ces altitudes et par cette chaleur. La montée s'étira en longueur. Nous arrivâmes sur l'une des crêtes sommitales de cette montagne toute en rondeur, creusée par de profonds barrancos qui descendent au sud vers la Mer méditerranée et au nord vers la vallée de l'Andarax que nous espérions atteindre avant la nuit. Ce fut une interminable traversée à travers un désert de pierres et de sable sans point d'eau. Soudain, des tourbillons venus du sud nous enveloppèrent de sable, nous contraignant à avancer tête baissée, le visage couvert par nos foulards. Notre domestique ouvrait la voie, je ne sais par quel miracle il arrivait à s'orienter. Enfin, le vent cessa de souffler et nous nous approchâmes de la vallée de l'Andarax. Après des heures de marche éreintante, nous aspirions à nous étendre et dormir. Par chance, nous atteignîmes un vallon où coulait une fontaine et poussaient des platanes. Nous étions si fatigués que nous y passâmes la nuit. Le lendemain matin, nous fûmes réveillés par le second domestique que Mr Roussin inquiet de ne pas nous voir arriver avait envoyé à notre recherche.

Bien que le travail dans les mines fût terrible, les mineurs ne semblaient pas se plaindre. Au déjeuner, ils se contentaient de pain, de tomates et d'un bol d'eau chaude rehaussée d'huile et de quelques gousses d'ail. Le soir, un repas plus

consistant à base de féculents, d'un peu d'huile et de poissons, était censé compenser les efforts de la journée. Le compte n'y était pas, la plupart souffraient de carences qui obéraient d'autant leur capital vital. Ajoutez à cela des mois passés dans les déserts des montagnes, de fréquents accidents, des blessures mal soignées, les nuits froides, les journées torrides, et vous comprendrez à quel point ces hommes (et ces enfants) méritaient toute notre compassion. Pour Mr Roussin, ces conditions de travail insupportables étaient inévitables. Il estimait que toute velléité de changement en menaçant la rentabilité des exploitations ne pouvait qu'empirer les choses avec le chômage et la misère pour conséquences. De fait, on imagine mal ce que cette terre ingrate peut offrir d'autre à ceux qui y vivent. Dans la Sierra de Gador, plusieurs centaines de mines emploient près de vingt milles ouvriers soit, en comptant les industries métallurgiques, les artisans, les commerces, les familles, plus de cent mille âmes. Les incidents ne sont pas rares et, lorsque la tension monte, les autorités font appel aux gardes nationaux. Dans les périodes troubles, les propriétaires des mines, les négociants et leurs agents évitent de se montrer dans la sierra. Les problèmes sont traités de loin, depuis Adra ou Alméria. Ils échappent ainsi aux tirs d'escopette ou de tromblon si prompts à régler les conflits dans une contrée où l'Etat peine à établir son autorité. Malgré tout, ces mineurs, ces ouvriers soumis à des contraintes si rudes et parfois si violentes ne manquaient pas une occasion d'échapper à leur condition en interrompant le travail pour s'abandonner à des moments de fête où l'on dansait, chantait, jouait aux cartes et buvait à s'en étourdir.

Si le sort des mineurs n'est guère enviable, celui des fondeurs ne l'est pas plus. Afin de satisfaire la curiosité de Mr Zimmermann désireux d'étudier un des fourneaux à plomb, les *boliches* en espagnol, dont l'origine remontent peut-être au temps des romains, Mr Roussin nous entraîna dans une étroite vallée au creux de laquelle coulait le rio Andarax invisible sous une végétation exubérante d'arbustes, d'arbres et de lianes. Bien qu'il fût encore tôt, le ciel était déjà d'une luminosité aveuglante. Nous traversâmes un large plateau au milieu duquel se trouvait un *cortijo*, quelques champs cultivés, des prés, de la bruyère. A l'extrémité du plateau, nous pénétrâmes à nouveau dans les montagnes et nous nous engageâmes dans une gorge étroite que nous remontâmes jusqu'à un large évasement où était bâtie la fonderie. Une fumée rougeâtre s'échappait d'une cheminée de six mètres de haut, de forme conique, contre laquelle était bâti un bâtiment ouvert à tous les vents. La toiture était composée d'un mélange de roseaux et de terre argileuse. Elle abritait le fourneau. Outre ce bâtiment construit en pierres assemblées par un mortier, il y avait un magasin où s'entassaient le minerai et les végétaux servant au chauffage. Ceux-ci étaient arrachés dans la montagne. Herbes, arbustes, ronces, tout y passait. On comprend à quel point les fonderies ont contribué à la désertification des sierras qui ont dû abriter autrefois une végétation bien plus foisonnante. J'estime même qu'elles ont contribué à l'assèchement des barrancos. Désormais, les rares pluies ou la neige s'évaporent aussi vite que tombées. Rien ne les retient.

Le responsable de la fonderie, un contremaître qui portait un feutre à large bord, nous reçut dans la petite maison de deux pièces où il vivait comme un ermite dans le désert. Un lit de planches clouées sur deux traverses, une table, deux tabourets, un petit bahut, c'était tout l'ameublement. Et il pouvait s'estimer heureux par rapport aux fondeurs qui dormaient dans la fonderie ou à l'extérieur, contre les murs, sur les tas de genêts ou de genévriers destinés à alimenter le fourneau. Ces hommes, vêtus d'un simple caleçon, travaillaient dans la fumée, les gerbes d'étincelles et une chaleur abominable, tels des démons entretenant les feux de l'enfer. Le plus terrifiant était leurs visages ombrageux, à la peau calcinée, aux traits crispés par le manque d'oxygène. Ils nous lorgnaient comme si nous n'étions bons qu'à jeter dans la fournaise. Dans ces conditions, Mr Zimmermann ne put s'approcher du four ni obtenir des fondeurs le moindre renseignement. Il dut se contenter des explications que lui fournit le contremaître. Pendant ce temps, je remontai le barranco à la recherche d'un rocher où m'abriter du soleil. J'avais apporté ma lunette rétractable. Après une demi-heure de marche, je repérai un ressaut rocheux à la base de hautes falaises. J'y montai.

La pente était d'une raideur à décourager un singe. C'était une caillasse épouvantable dans laquelle poussaient ici et là de misérables touffes de broussailles. Il y eut sans doute un temps où les pins, les chênes et les ronces peuplaient les barrancos, mais, comme les arbustes et les herbes, ils sont partis en fumée. Après une centaine de mètres d'ascension, j'arrivai aux rochers. Je m'assis à l'ombre. Au loin, les petites fourmis humaines s'agitaient insensibles à la chaleur. A l'entrée du barranco, j'aperçus un convoi de mulets s'approchant de la fonderie. Ils étaient chargés de galène. Ils repartiraient dans la nuit emportant les lingots fondus depuis leur dernier passage. Sur le versant en face, la montagne découvrait les plis rougeâtres de couches géologiques composées de roches fortement dégradées par l'érosion. J'en comptai une demi-douzaine. Quelles forces telluriques avaient pu courber ainsi ces énormes masses ? Cette pause à l'ombre me revigora et j'entrepris de gravir les deux cents mètres qu'il restait pour atteindre la corniche qui bordait le barranco. Il m'en coûta quelques litres supplémentaires de sueur. La montée s'acheva par une escalade dans des rochers instables.

Ce que je découvris me paya de tous mes efforts. Au sud, la vue était barrée par les hautes cimes de la Sierra de Gador. Du ponant au levant s'étendait sous mes yeux ébahis le flanc sud de la Sierra Nevada depuis les hauts sommets qui dominent Grenade jusqu'aux collines proches d'Almeria avec, en arrière-plan, l'extrémité orientale de la Sierra de los Filabres où Mr Roussin prospectait également mines et fonderies. Au-delà, c'était un vaste désert bordé par les sierras côtières. Du large fossé creusé par le rio Andarax entre la Sierra Nevada et la Sierra de Gador, s'élevaient les colonnes de fumée des fonderies royales. Contrairement aux pentes arides sur lesquelles je me trouvais, s'étendait à une centaine de mètres au-dessus du rio une plaine couverte d'oliviers, de vignes et de

champs cultivés sur laquelle étaient bâtis plusieurs villages que j'observais longuement avec la lunette. Tout occupé à mes observations, je ne vis pas le temps passer. Il s'était bien écoulé trois heures depuis que j'avais quitté la fonderie. Il n'était plus temps de jouir du paysage. Je courus en suivant le bord du barranco jusqu'à me trouver à la verticale de la fonderie où je descendis à travers des éboulis moins accidentés que ceux par où j'étais monté.

Le contremaître m'y attendait. La petite troupe que nous formions était repartie vers une autre fonderie où l'on procédait à l'entretien des fours en attendant une nouvelle mise à feu. L'occasion pour Mr Zimmermann d'étudier de près le système des *boliches*. Le contremaître se proposa de m'y conduire. Nous partîmes sur le champ et rejoignîmes le rio Andarax. Celui-ci coulait dans des gorges profondes impossibles à franchir. Cependant, à une lieue de là, vers l'aval, nous descendîmes par un sentier étroit la rive abrupte pour rejoindre le lit du fleuve qui se prélassait dans un vallon ombragé. Un pont franchissait les eaux qui s'écoulaient paisiblement au travers de vertes prairies. La fonderie où nous nous rendions était située dans une oasis enchanteuse où poussaient des arbres fruitiers, des amandiers et des vignes. J'y retrouvai mes compagnons dont Mr Zimmermann qui s'agitait auprès des fours. Pour satisfaire sa curiosité, il en aurait fait démolir tout un mur afin de voir ce qu'il y avait à l'intérieur. Ce fut l'un des moments les plus agréables de ce voyage au pays des mines. Je bus jusqu'à plus soif pour compenser les litres de sueur que la Sierra de Gador m'avait extorqués. Le lendemain, nous eûmes une visite inattendue.

Un groupe d'hommes conduit par un vieillard portant veste, cravate, gilet et chapeau plat, vint troubler notre repos. Le vieillard avait le visage fermé et grave. Les autres étaient franchement agressifs. Mr Roussin étant parti pour affaire à un village proche avec l'un des domestiques, nous étions, Mr Zimmermann et moi, seuls face à ce comité d'accueil peu amène, le second domestique s'étant endormi sous un bouquet d'aulnes après avoir vidé une outre de mauvais vin que l'on trouve dans ces montagnes. Le vieillard nous fit comprendre que nous n'étions pas les bienvenus. Nous lui demandâmes des explications. Ses compagnons le prirent mal et devinrent menaçants. Ils nous traitèrent de voleurs, d'affameurs, de coquins et d'autres noms d'oiseaux que je ne connaissais pas, mais que Mr Zimmermann n'eut pas besoin de me traduire car les gestes et les mimiques étaient clairs. Une rumeur nous avait précédés, on nous prenait pour des français ! Je saisis le poignard que j'avais glissé dans une poche cousue à cet effet à l'intérieur de ma veste et regrettai de ne pas avoir pris des cours de poignards avant mon départ comme on me l'avait conseillé. Il fallut toute la détermination de mon compagnon ingénieur et nos papiers pour les convaincre qu'il était allemand et que j'étais suisse. Malgré cela, deux d'entre eux ne cessèrent jamais de nous fixer avec le regard mauvais de celui qui n'hésiterait pas à donner un coup dans le dos si l'on venait à baisser la garde. Finalement, le vieil homme les renvoya avec autorité. Il s'appelait don Pedro Garcia Moralès et, à

notre étonnement, nous invita à le suivre jusqu'à une villa qui se trouvait à proximité du village de Padules. Nous traversâmes des oliveraies dont il était propriétaire. Il nous présenta un moulin à huile en cours de construction. Il en possédait cinq dans la région, ce qui en faisait le principal producteur d'huile. Un de ses fils assurait la gestion de cette vaste entreprise. Lui-même s'était retiré des affaires.

Je n'étais pas encore né quand les armées françaises envahirent l'Espagne. Au cours de mes études au gymnase, j'avais lu la *Vie de Napoléon* de Stendhal. Je n'en avais retenu que les grandes lignes. Dans ma mémoire, la guerre qui avait dévasté la péninsule ibérique se résumait en une suite d'erreurs liées à une invraisemblable méconnaissance de ce qu'était ce pays qui, bien que soumis au double joug du clergé et d'une aristocratie corrompue, refusait les idées libérales. Napoléon l'avait mis à feu et à sang. Ces erreurs reposaient sur l'illusion que l'on peut exporter la liberté et l'égalité. Cette tragédie historique s'était singularisée par une débauche de cruautés de part et d'autre. Finalement, elle avait accouché d'une défaite cuisante pour la France. Tout cela remontait à une quarantaine d'années. C'est pourquoi je fus tant surpris de la haine que ces hommes portaient encore envers les français.

Don Pedro nous reçut dans son patio au centre duquel coulait une fontaine. L'eau apportait une délicieuse fraîcheur aromatisée par les parfums des lauriers, des myrtes et des jasmins. Nous étions assis à l'ombre d'orangers aux épais feuillages. Le sol était recouvert de galets. La plus jeune des filles de don Pedro, née d'un second mariage, nous servit de grands verres d'eau fraîche, du sirop d'orgeat, des biscuits et des confitures. Elle avait de longs cheveux noirs noués en chignon recouverts par un léger voile de soie blanche. Ses cheveux tirés vers l'arrière découvraient un large front. Elle avait le teint sombre, de grands yeux noirs, d'épais sourcils, des pommettes hautes et un nez droit assez fin. Quand elle souriait, ses lèvres joliment dessinées reflétaient la douceur de cette oasis où il faisait bon vivre loin des puits qui engloutissaient les mineurs et des fonderies où les fondeurs grillaient sur pieds. Elle était vêtue d'un corsage blanc et d'une jupe ornée de franges à torsades colorées. Je découvrais un pays étonnant où cohabitaient d'extrêmes beautés et d'incroyables laideurs. Il ne semblait pas connaître l'entre-deux, la modération ou la tempérance. Était-ce l'effet du climat qui ne cédait pas à la demi-mesure ? Ce que nous raconta don Manuel confirma cette impression.

Tout d'abord, il chercha à nous rassurer. Il avait eu vent d'une rumeur selon laquelle des accapareurs français parcouraient la région avec l'intention d'acheter les minerais et d'épuiser les fonderies de la sierra. Son âge, son autorité en tant qu'ancien alcade de Padules lui avaient permis de prendre la tête de la délégation chargée de mettre un terme aux présumés agissements des anciens envahisseurs. C'était le seul moyen de calmer la colère qui grondait. Il nous avoua que, dans sa jeunesse, il avait été fasciné par la Révolution française. Il voulait

arracher l'Espagne à la torpeur dans laquelle elle était plongée et libérer le peuple de la misère dont il souffrait à cause du fanatisme religieux. Mais dès que les armées impériales eurent franchi la Bidassoa, il prit le parti de la résistance comme tant d'autres. Ce fut le début d'une litanie de souffrances qui n'épargnèrent pas l'Alpujarra pourtant si loin de Madrid, si difficile d'accès et si farouche. Don Manuel nous raconta l'un des terribles événements qui ensanglantèrent les villages de l'Andarax. Après avoir intercepté un convoi de marchandises destiné à la ville de Berja, des partisans entraînés par une tête brûlée emmenèrent prisonniers et marchandises au village d'Alcolea où celles-ci furent distribuées ou vendues. Le médecin de Berja, un espagnol qui avait fait le choix de collaborer avec l'occupant - un *afrancesado* - rassembla une petite troupe pour punir les habitants d'Alcolea. Un premier assaut fut repoussé par ces derniers. Mais les assaillants de retour à Berja s'allièrent à une compagnie de soldats français chargée de prélever argent et vivres dans les campagnes. Ensemble, ils retournèrent à Alcolea et y entrèrent au lever du jour surprenant hommes, femmes et enfants dans leur sommeil. Ce fut un massacre qui se prolongea dans les champs où l'on retrouva les cadavres des paysans qui avaient cherché à fuir. Le frère de don Manuel et sa famille étaient parmi les victimes. Notre hôte en avait gardé une plaie incurable. La tristesse se lisait sur son visage.

Ayant terminé son récit, il resta silencieux. Ensuite, il nous avoua qu'il n'avait jamais réussi à pardonner ni aux français ni à leurs séides. Après leur départ, il avait aspiré à la paix, une paix qui aurait permis de développer son entreprise et, pourquoi pas, d'exporter sa production au-delà des frontières. C'était sans compter avec les tensions entre libéraux et royalistes. Le retour du roi Fernand VII exacerba ces tensions. Des affrontements éclatèrent, les libéraux en sortirent vainqueurs. Ils imposèrent une constitution qui fit souffler un vent de liberté sur le pays. Le répit fut de courte durée. Le roi s'enfuit de Madrid. Une nouvelle armée française, celle de Louis XVIII, se déploya aux frontières pyrénéennes pendant que la guerre civile s'intensifiait avec son cortège de morts, de destructions et de désolation. Avec l'aval des monarchies européennes, les troupes françaises marchèrent sur Madrid sans rencontrer de véritable opposition. Le renforcement du parti absolutiste entraîna la déroute des libéraux. A nouveau, des soldats français passèrent par les villages de l'Andarax. Mais ceux-ci marchaient derrière des drapeaux blancs.

Finalement, la paix avait régné dans les sierras andalouses malgré les nouvelles guerres civiles qui frappaient le nord de l'Espagne. Don Pedro et son fils avaient pu enfin développer leur petite entreprise qui exportait désormais de l'huile d'olive jusqu'à Marseille. L'industrie minière amorçait son déclin. Il pensait qu'elle finirait par disparaître et que la seule richesse capable de tirer la région de la misère serait sa terre et son soleil, pourvu qu'on utilisât intelligemment les ressources en eau, ce que les maures avaient entrepris à leur échelle, quelques siècles plus tôt. Tout cela était passionnant. Nous avions

beaucoup de questions à poser au vieil homme. Il y répondait volontiers. Sa connaissance des événements historiques des cinquante dernières années était stupéfiante. Il nous confia sa passion pour la lecture des journaux. Nous aurions passé la nuit à l'écouter si Mr Roussin n'était arrivé, épuisé mais heureux de nous retrouver sains et saufs, lui qui avait craint de nous retrouver égorgés dans quelque ravin isolé.

Je prie le lecteur de m'excuser pour ce long détour. Il était nécessaire pour comprendre le contexte inattendu et singulier dans lequel se déroula mon voyage. Je reviens au *cortijo* où j'avais été transporté suite à cette malencontreuse chute. Je finis par m'assoupir quand une faible lumière pénétra par les petites fenêtres de la pièce où les hommes avaient passé la nuit. Les douleurs à la tête et à la cheville reprirent quoique moins vives que la veille. J'étais seul. Dans le foyer, il n'y avait plus que des cendres. Les bergers étaient partis à leur travail. La pluie avait cessé. Je me redressai avec difficulté, écartai mon manteau et la peau de mouton. Je découvris le bandage avec lequel le mystérieux guérisseur avait enveloppé ma cheville blessée. Il avait été réalisé un soin et tenait admirablement la cheville. Il était l'œuvre de quelqu'un qui maîtrisait l'art du bandage.